

## Le mécanisme de la grâce

Péguy. Entendez-vous ce nom? Il brille à nouveau. On en reparle. Nous sommes-nous demandé quel événement faisait ici retour? Le début du siècle, ses chapeaux melons, boucs et moustaches, cannes-épées? Ces vieilles lunes sont moins passées qu'on ne le pense. Mais rentrons dans l'image, celle du poète mort au champ d'honneur, que ce petit livre voudrait défaire. Déboutonnons l'uniforme, ce raide corsage de l'histoire. Déposons un temps ce poids de médailles, d'héroïsme, de morts glorieuses, la lourde cuirasse de Clio, vieille Ève, vieille Jeanne abîmée boutant ses Anglais. La fleur s'ouvre et nous livre un parfum de jeune femme. Pardon, de « petite espérance ». La grâce est la chair de l'histoire. Charles Péguy. Gérant des *Cahiers de la Quinzaine*. Juif errant à sa manière. Pierre Deloire pour pseudonyme. Ingénieux prosateur, procédant par à-coups, creusant, recreusant la matière de sa phrase, où l'événement soudain jaillit sous la plume. La grâce? Une « rosace réelle aux fleurs de rose infiniment fouillées ». L'histoire? « Ces carreaux de plâtre qu'aussitôt la rosace abolie nous mettons au même lieu<sup>1</sup>. » Boutons reboutonnés, un à un.

Et l'on se trompe, et l'on bavarde, et l'on tergiverse. Ce lieutenant qu'on voit rire en manœuvres au côté de Claude Casimir-Perier, quelques mois avant sa mort, bottes cirées, était-il socialiste? était-il patriote? Taisez-vous! Écoutez l'amoureux d'Antigone, malin comme un singe. Génie? G nié plutôt.

---

1. Charles Péguy, *Œuvres en prose complètes* (désormais abrégées O.C.), éd. R. Burac, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1988, p. 1310.

Faites clignoter la consonne dans ce nom, gens exilés, et il vous donne un *pays*. Personne n'y avait pensé. C'était pourtant là, tout proche, comme une lettre volée. Notre patrie, c'est la langue. Et la légende, que Simone Weil elle-même accrédita, commence à se défaire. Cet homme qui, patiemment, d'une écriture appliquée, marbrait, juste avant de partir à la guerre, sa page ivoire, ocre, dans une boutique de la rue de la Sorbonne – devant laquelle passaient, n'en doutons pas, les redingotes, les chapeaux claques, les cannes-épées –, cet homme, désespéré par le combisme, cette « métaphysique d'État » qui revient toujours en France – le « bourgeois voltairien » remplaçant mécaniquement le « bourgeois catholique », les deux finissant par devenir *les mêmes* dans un commun mépris du peuple ou de l'événement –, cet homme travailla jadis à une thèse sur la « situation faite à l'histoire dans la philosophie générale du monde moderne », et à une autre thèse, complémentaire, sur les « arts et métiers de la typographie ». Oui, il était aussi typographe. Formes arrondies, gorge des lettres, d'une seule lettre, de l'Être même, à découvert.

Péguy, au moment où nous le surprenons dans sa « boutique » de la rue de la Sorbonne, vient de publier aux *Cahiers de la Quinzaine*, le 6 octobre 1907, *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle*<sup>1</sup>. Étrange titre, toujours incompris, sinueux comme la Loire qui déborde à la fin, longue, lyrique, amoureuse des paysages qu'elle caresse, pour conclure et signer, apaiser la colère. *Qui fu innocente l'umana radice*, dirait Dante : « Ici la race humaine fut innocente. » Péguy évoque dans ce texte célèbre, et avant de s'attarder dans ce paradis de Loire enfin retrouvé, les soldats de l'an II, qui ont frappé le sol des chemins de la gloire, une « éternité temporelle » qui fait leur joie, leur jeu. « Sans se plaindre, sans gémir et sans geindre. Le héros temporel joue son temps. » Écoutez notre typographe. Entendez-le caresser le galbe d'une seule lettre. C'est ainsi que nous entrerons dans son œuvre. La clé d'une consonne va nous

---

1. *O.C.*, t. II, p. 678 *sq.*

ouvrir des textes oubliés, souvent posthumes, intercalés entre la fin de l'affaire Dreyfus et la période des grands poèmes : années très fécondes où mûrissent, se *répètent* un style et une pensée.

Pourquoi reparler des soldats de l'an II? Parce que la « *race* de la gloire temporelle » va soudain, devant nos yeux, être effacée, transfigurée par la « *grâce* de la Loire », éternelle, féminine, nouvelle Ève jaillie d'un coteau de Touraine, qu'il faut suivre dans ses virages, son « double rivage » d'hiver et d'été, « vêtement de dehors » et « vêtement de dedans, plus fin, plus souple, plus pâle aussi, le lin blanc et blond des grèves<sup>1</sup> ». Une autre France apparaît, clandestine, comme un système caché, un possible que dissimulait la comédie du politique anticlérical et du clérical antipolitique. Le clignotement d'une lettre, et soudain s'ouvrent des systèmes clos. Une espérance apparaît, quelque chose se *répète*, se confirme dans la phrase, qui n'est plus une rengaine ou une habitude. Un ressourcement soudain « crève sous la plume ». Entraînez-vous. Prenez votre temps. Il faut pouvoir sauter à l'envers – et la *grâce*, comme un saumon son torrent, remonte la *race*, gomme ce qui vient d'être dit. Car la lettre peut tuer, prendre racine. Il faut défaire ce nœud, tous ces nœuds. Et le texte continuera de s'écrire.

*Race* de la gloire, *grâce* de la Loire. Clignotement d'une lettre, de l'Être même au sein du temps, qui le fatigue, l'étire, l'accélère ou le freine. On joue ici avec le feu. C'est ce que Péguy appelle, lisant Pascal, Corneille et Descartes, les trois compères enveloppés dans Bergson, le « mécanisme de la grâce ». Ordre des corps, ordre de l'esprit, ordre de la charité : « La distance infinie des corps aux esprits, écrit Pascal, figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle<sup>2</sup>. » La distance naturelle *figure* la distance surnaturelle. Il est infiniment plus difficile à l'homme d'esprit de voir le « moindre mouvement de charité » qu'il est déjà infiniment difficile au capitaine d'apercevoir un homme d'esprit. Péguy médite cette figuration

---

1. *Ibid.*, p. 768.

2. Pascal, *Pensées* (Br. 793).

des deux distances : « Nous obtenons ainsi comme trois cercles intérieurs, excentrés d'un mouvement uniformément accéléré, l'indice de cette accélération étant l'infini même<sup>1</sup>. » Mystérieuse catalyse qui, d'une pensée, soudain, fait un style. Telle est la combinatoire découverte dans ses « années intercalaires ». Il y a trois ordres : les corps « mécaniques » (suggère Péguy), l'esprit « organique » (Péguy encore), la charité « cosmique » (Péguy toujours). C'est sur le dernier ordre qu'il faut rebondir pour pardonner, relancer l'histoire, vraiment *répéter*. « La charité est cette clé », disait Rimbaud, sans nous en dire beaucoup plus sur ce qu'on nous expliquera, une génération plus tard.

Ce petit livre, court à dessein comme un *Cahier de la Quinzaine*, voudrait faire sentir la pensée propre à l'écriture de Péguy – puisque c'est toujours là qu'il faut d'abord aller le chercher –, et faire ainsi comprendre pourquoi ce défenseur ardent du capitaine Dreyfus, cet ancien socialiste collectiviste, ce chroniqueur inlassable de débats parlementaires, ce dénonciateur précoce du génocide arménien, cet anarchiste chrétien partit soudain au front « laver vingt ans d'écume et de barbouillage<sup>2</sup> ». Que voulait-il dire? Une seule chose. Que l'histoire peut être jugée, sauvée par un acte d'héroïsme. Celui des soldats de l'an II? Non. Ce que Simone Weil appellera trente ans plus tard, dans le désastre de la reprise de l'éternel conflit, une « sainteté nouvelle, elle aussi sans précédent<sup>3</sup> ». Non qu'il faille affirmer que Péguy était un saint, ce qui ne voudrait pas dire grand-chose, pas

---

1. O.C., t. II, p. 207.

2. Lettre du 17 août 1914, à André Bourgeois.

3. Simone Weil, *Attente de Dieu*, Fayard, 1966; rééd. Seuil, « Livre de vie », p. 81. Un peu plus loin : « Un type nouveau de sainteté, c'est un jaillissement, une invention. Toutes proportions gardées, en maintenant chaque chose à son rang, c'est presque l'analogie d'une révélation nouvelle de l'univers et de la destinée humaine. C'est la mise à nu d'une large portion de vérité et de beauté jusque-là *dissimulée par une couche épaisse de poussière*. Il y faut plus de génie qu'il n'en a fallu à Archimède pour inventer la mécanique et la physique. Une sainteté nouvelle est une invention plus prodigieuse. [...] Le monde a besoin de saints qui aient du génie comme une ville où il y a la peste a besoin de médecins. Là où il y a besoin, il y a obligation » (p. 81-82; je souligne).

plus que d'affirmer qu'il fut un héros : ce serait céder la parole à Clio, la muse infatigable, à la poussière qu'elle dépose sur tous les êtres. Son engagement consista à ne pas donner prise à ces « registrations ». Péguy médita sa vie durant son point final ; il *différa* ce point le plus longtemps qu'il put. Dans cette crise que connaît la France après le « coup de Tanger » de 1905, où paix et guerre s'interpénètrent, où l'« époque » traîne en « période », dans ce moment de suspension dont « l'on ne voit pas la fin<sup>1</sup> », Péguy réfléchit sur l'histoire d'une manière unique. Mais vient un moment où cette méditation doit s'incarner dans un acte. Ce sera pour Péguy le départ pour la guerre.

Une fois posé, le point final colore rétrospectivement l'ensemble de la phrase. C'est à ce moment-là que Péguy, laissant inachevé son dernier texte, ne voulut pas assister : ce moment, écrit-il au début de ses « dialogues » avec l'histoire, où l'écrivain devient son propre spectateur, commence à se répéter mal. À cet instant précis, celui du point posé et de l'encre qui sèche, il faut *déjà s'être sauvé*. Péguy répéta sa vie durant ce point d'incarnation. Il réussit sa mort, mais pas en se taillant une gloire temporelle. Voilà ce qu'il faut bien comprendre, et pourquoi ce livre fut entrepris dans l'horizon du centenaire. Il rassemble, dans ce dessein, quatre études successives : la première porte sur *Notre patrie*, texte publié en 1905, quand Péguy est saisi par l'histoire ; la seconde éclaire le système élaboré dans la suite de ce saisissement, pour rester fidèle à l'événement et ne pas donner prise au vieillissement ; la troisième revient au politique en éclairant d'un nouveau jour le rapport de Péguy à Jaurès ; la dernière récapitule le parcours effectué, et dévoile la logique de pensée et d'écriture qui prélude au départ pour la guerre<sup>2</sup>. Nous quittons ainsi l'image d'un Péguy impulsif ou atrabilaire, celle aussi d'un mystique incapable de faire de la politique, pour découvrir la politique d'une œuvre

---

1. O.C., t. III, p. 991.

2. Les premières ébauches de ces quatre chapitres ont paru successivement dans les revues *Esprit* (août-septembre 1996) et *Mil neuf cent* (n° 20, 2002), le *Bulletin de l'Amitié Charles Péguy* (janvier-mars 2006) et un ouvrage collectif, *Imaginer la loi* (Michalon, 2008).

singulière, sa stratégie, le but ou point final qu'elle visa dès l'origine, ou à partir d'une origine enfin conquise.

Replaçons-nous donc dans l'écriture, mettons-nous dans la situation de celui qui découvre, sans rien connaître de son auteur, une prose de Péguy. Tout se joue dans ce premier contact, la grâce, l'événement de ce premier rapport. *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle*. Accident d'une lettre. Péguy bondit de l'ordre des corps à celui de la charité, en sautant, nous dit-il, « par-dessus l'ordre intermédiaire ». L'histoire est délétère :

Nous allons sur les routes; et instantanément les traces de nos pas s'y effacent; le soleil en fait de la poussière, la pluie en fait de la boue. Sur le macadam des routes [...] les traces de nos pas sont aussi fugitives, aussi mobiles que toutes ces traces de ces énormes roues d'automobile qui vont s'effaçant l'une l'autre<sup>1</sup>.

Trace, race, écriture, raidissement de la lettre, cléricisme, combisme, coups de canne ou de poings : voilà l'ennemi. Un volume de Corneille nous tombe heureusement sous la main. La belle amitié, le face-à-face irrésolu de Sévère et Polyucte. Et affleure à nouveau ce moment qui précéda l'irruption de l'État, quand la « franchise gallicane », nous dit Péguy, n'avait pas encore tourné en nationalisme guerrier. Quelle est cette « franchise »? Une chance à ressaisir, un possible dormant dans ce que Jeanne d'Arc appelait le « bel idiome de France ». C'est la langue, une *certaine* langue qui toujours recoud le tissu déchiré du royaume. Elle est de l'ordre de l'événement, de la grâce; elle vise, dans son ordre propre, à accomplir ce que Péguy dit du socialisme dans *Notre jeunesse* : « une révolution *temporelle* pour le salut *éternel*<sup>2</sup> ». On ne peut pas faire l'économie du temporel; c'est en son sein que fructifie l'éternel.

---

1. *O.C.*, t. II, p. 755.

2. *Ibid.*, p. 101.

Telle est la leçon de Corneille, de la *figuration* de Polyeucte par Horace :

Le héros (temporel) figure dans le mode le saint (éternel). Comme le héros puise inépuisablement sa force, de la force, dans la force de sa race et dans la force de son sang, dans la force du sang de sa race et dans la force de son propre sang, ainsi le saint puise inépuisablement sa force, de la force, dans la force de l'opération de la grâce ; et en un certain sens, *mutatis mutandis*, comme figure, par figuration, par la voie de la figuration, comme figurée, en un certain sens la communion (des saints) est pour le saint comme la race, ce que la race (des héros) est pour le héros. Comme le sang de la race monte et déborde au cœur du héros, ainsi le sang de la grâce monte et déborde au cœur du saint. Cf. *Polyeucte* et tous les autres auteurs sacrés<sup>1</sup>.

Identité dans le mode, différence dans l'objet. La grâce frappe au cœur de la race. Car c'est là que tout se trame, le pire et le meilleur. La sainteté s'arrache de l'héroïsme, comme l'éternité naît du temps. Péguy va au cœur du problème, à la source de la langue, sans en éluder la violence. Le sacrifice du héros *figure* celui du saint. C'est le même sang et pourtant il est autre. Où est le héros? Où est le saint? Comme pour l'« honnête homme » et le « chrétien parfait » dans la « raison des effets » chez Pascal, il y a là un point d'indécidable – qui laisse à faire à la grâce, au caractère imprévisible de l'événement : notre G clignote dans la prose. Il faut « jouer son temps ». Il faut prier. Alors la grâce peut-être surgira, effacera la vieille histoire, et en réécrira une autre sans violence.

Comment éviter les pièges de Clio, comment ne pas retomber dans les mêmes impasses, comment *répéter*? Charles Péguy, immobile à grands pas, fait clignoter dans son nom la solution du problème. Ce qui manque aux proses modernes, à celle de Renan, de Taine, de Lavis, de Seignobos – chapeaux noirs,

---

1. *Ibid.*, p. 763.

chapeaux melons, cannes-épées –, à leur écriture incertaine, tout embarrassée de sa métaphysique, à ces cuirasses ignorantes du véritable amour, c'est une assise, un paysage qui se dérobe sans cesser de soutenir, un pays trouvé « du premier jet », nous dit Péguy, maintenant que ça marche, qu'une autre vitesse, une autre sagesse, est enclenchée, une géodésie, donc, une géologie, une longue généalogie épuisant la race au fil du temps, la fatiguant, lui faisant rendre son dernier souffle. Fin de l'histoire? Non. Sa suspension dans le style, lui-même préparation, répétition de l'acte libre ou héroïque, point final d'une prose tendant indéfiniment vers lui. Alors la grâce pourra s'échapper, « crever sous la plume », enraciner dans le ciel. C'est ce que Péguy appelle un « arrachement raciné » – tout sauf « un héroïsme de la sainteté *en l'air* » :

Il faut que la sainteté s'arrache de la terre, qu'elle s'en arrache laborieusement, douloureusement, saintement. Il faut qu'elle s'en arrache avec tous ses racinements. Autrement non seulement elle n'est pas humaine, mais elle n'est pas chrétienne. Il ne faut pas qu'elle en soit préalablement, arbitrairement, intellectuellement déracinée, déplantée. Alors on n'a plus que des miracles de pacotille. Si je puis dire la sanctification n'est pas une assomption; elle est beaucoup plutôt en un certain sens une *imitation* de l'Ascension<sup>1</sup>.

Nous y sommes. Le saint imite comme il faut, répète comme il faut, reprend comme il faut, là où le politique, lui, retombe toujours. L'éternel travaille le temporel. Un *dire* essentiel émerge *de et dans* l'histoire, cherche à lui échapper. Mais Clio, l'ingrate, résiste à cette échappée belle, et trouve, dans son effort à dire non, à mal répéter, à mal recommencer – à s'éteindre – sa seule consistance. Le paradis clignote, scintille au sein du temps. La grâce résiste à l'histoire; l'histoire résiste à la grâce. Péguy procède en deux étapes : une « montée de la race », réapparition du peuple comme fondement de l'histoire; puis une « montée

---

1. *O.C.*, t. III, p. 225.



de la grâce », figurée par la première, et remontant elle-même, en deçà de toute fondation, à l'énergie créatrice, originaire. Si la race monte dans la prose qui la laisse advenir, c'est pour que la grâce vienne d'elle-même, à son heure, rebondir sur ce mouvement, et tout transfigurer. Montée de l'homme, descente de Dieu. Silence. Le temps tourne au ralenti, génie pris dans la langue. Tel est le drame qui se joue dans ces « années intercalaires » au sein de la langue et de la pensée de Péguy, entre la désillusion issue du socialisme politique et les milliers de vers qui vont couronner cet effort d'écriture et de pensée : *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, *Le Mystère des saints innocents*, les *Tapisseries*, *Ève*. La machine répétitive s'emballa alors dans un mouvement spiralé, qui visse dans le ciel.

Et que devient notre septième lettre de l'alphabet, si on l'immobilise ou si l'on cesse de la faire clignoter? Un misérable bibelot républicain. Boutons reboutonnés, un à un. Ce n'est plus Charles Péguy qui parle, mais Francis Ponge; ce n'est plus l'attaque joyeuse du parti intellectuel, mais, mélancolique, le parti pris des choses : « Comme son G l'indique, le gymnaste porte le bouc et la moustache que rejoint presque une grosse mèche en accroche-cœur sur un front bas. » La rêverie typographique *décolle* ici de tout réel. « Pour finir il choit parmi des cintres comme une chenille, mais rebondit sur pieds, et c'est alors le parangon adulé de la bêtise humaine qui vous salue<sup>1</sup>. » Un G tout seul, hors de tout nom, de toute prose, est bien bête. Pantin, marionnette à terre, désarticulée. Fin de l'histoire, cette fois. Mais Péguy, lui, n'est pas retombé sur ses pieds. Il est tombé après avoir crié le nom de Dieu, face à la mitraille.

---

1. Francis Ponge, « Le Gymnaste », *Le Parti pris des choses*, Gallimard, « Poésie », 1966, p. 65.